

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Censure : la face cachée de la Lune

Daniel Sernine

Volume 11, numéro 2, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sernine, D. (1988). Censure : la face cachée de la Lune. *Lurelu*, 11(2), 36–38.

Censure : La face cachée de la Lune

La censure existe-t-elle, dans le domaine de la fiction, dans celui de l'édition scolaire ? Les illustratrices et les illustrateurs, les auteur(e)s, pratiquent-ils l'auto-censure ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles les créatrices et créateurs du livre pour jeunes ont bien voulu répondre. (Merci à Gilles Gagnon, qui a suggéré le titre de la chronique.)

Et quant à parler de censure, *Lurelu* a joué des ciseaux : la moitié des opinions que nous avons reçues ont été coupées... pour être publiées dans le prochain numéro. En effet, l'espace était restreint, et nous ne voulions pas choisir entre telle ou telle lettre, ni abrégé certains textes. Les absent(es) de cet automne seront au rendez-vous cet hiver.

Daniel Sernine



**SYLVIE
DESROSIERS**
auteure

La censure ? Moi ? Jamais ! C'est ce que je me suis toujours dit. Personne ne réussirait à me faire changer ne serait-ce qu'une virgule dans un de mes textes !

Mais voilà. La censure n'est pas toujours cette guillotine qu'on croit. Chez un éditeur qui travaille de concert avec un auteur, je parlerais plutôt de conseils à la rédaction, de suggestions, de politique éditoriale. Et, ma foi, entre des avis judicieux, des ajustements nécessaires et une véritable censure, il y a place pour autant d'interprétations que d'auteurs.

Dans mon cas, il s'agirait plutôt de concessions. Les seules que j'ai dû faire furent sur le plan de la langue, la raison en étant la fameuse exportabilité. Mais attention ! On ne m'a jamais demandé d'évacuer de mon texte tout régionalisme ! Seulement d'écrire : « Je ne sais pas » au lieu de « Je sais pas ». Mon honneur d'auteure est donc sauf, je crois.

Quant à l'auto-censure, j'en fais constamment. Je l'appelle, pour ma part, le jugement. Écrire une histoire, ce n'est pas écrire tout ce qui me passe par la tête. J'élimine d'instinct ce qui me paraît s'adresser à un autre public que celui visé. Je sais souvent qu'une idée, un thème, sont trop vieux ou trop bébés par exemple. C'est beaucoup plus une question de sentiment personnel que de règles très précises.

En fait, la seule règle qui prévaut est celle de la qualité du texte et, par le fait même, de la fierté de signer son nom sur la couverture d'un livre. Il y a des détails qu'on accepte de changer lorsqu'ils n'amputent en rien le texte. Il y en a d'autres qu'on refuse de modifier parce qu'on a le sentiment que c'est l'âme du livre qui s'en trouve trahie ou son propre style qui est bafoué. Dans ce dernier cas, jamais personne n'est allé contre ma volonté.



**GISÈLE
GUAY**
auteure

Pour un manuel scolaire, je racontais l'histoire d'une pianiste aveugle qui donnait un récital dans une école. J'avais nommé cette dernière Sainte-Cécile, pensant qu'il serait intéressant de faire le lien avec la patronne des musiciens. Après tout, un livre de lecture est aussi fait pour acquérir des connaissances, quelles qu'elles soient. Loin de moi l'idée d'une quelconque propagande religieuse.

Or, on m'a gentiment fait remarquer qu'il valait mieux (lire : que je devais) choisir un autre nom. J'ai donc corrigé mon texte : Sainte-Cécile est devenue Beausoleil.

J'en conclus qu'au fond, rien n'a changé. Il y a vingt ans, l'école Beausoleil aurait été censurée. Aujourd'hui, c'est Sainte-Cécile. Sous une soi-disant ouverture d'esprit, on continue à privilégier certains aspects de la réalité au détriment des autres. Mon anecdote ne serait-elle que la pointe de l'iceberg ?



**PAUL
ROUX**
illustrateur

En huit ans de vie professionnelle, je n'ai personnellement jamais connu de véritables problèmes de censure en ce qui a trait à l'illustration de livres de fiction. Et, bien qu'il existe un réel souci de représenter équitablement les personnages masculins et féminins, on dispose toutefois d'une très grande latitude pour créer. (C'est d'ailleurs ce qui rend si intéressant ce genre de travail.)

On ne peut malheureusement pas en dire autant pour le domaine de l'édition scolaire où la censure est omniprésente et influence grandement tout le processus de création de l'image.

Dès le départ, on doit s'obliger à exercer une auto-censure systématique pour essayer de respecter la quantité de normes (et d'interdits sous-jacents) édictées par les « Institutions autorisées ». En voici quelques exemples : éviter tout stéréotype, calculer qu'il n'y ait pas un écart de plus de 5 p. 100 dans la représentation des personnages masculins et féminins, équilibrer en pourcentage les couleurs des cheveux et des yeux, voir à ce que toute une catégorie de personnages exercent des professions d'un certain niveau et accomplissent *uniquement* des tâches dites « valorisantes », etc.

Résultat : la censure a décidé qu'on ne pouvait avoir dans la même illustration une fille qui reçoit une poupée tandis qu'un garçon reçoit un bâton de hockey. Pour sauver l'illustration, il a fallu ajouter une fille qui recevait des gants de boxe !

(Pourtant, dans nos chaumières, il existe encore des filles qui reçoivent des poupées à Noël et des garçons des bâtons de hockey. Qui a-t-il de si terrible à une telle situation pour qu'on veuille la cacher et l'éliminer ?)

Ou encore, cet autre cas d'une mini-histoire de trois images dans laquelle un garçon et une fille se promènent sur la même bicyclette. Le garçon conduit, ils ont un accident et finissent couverts de pansements. Ceci a été censuré parce que le garçon est en « position dominante » et que la fille est passive. Résultat : redessiner les trois mêmes images mais avec la fille qui conduit cette fois. Mais là, coup de théâtre ! Quelqu'un d'autre a conclu pour sa part que, à travers une telle histoire, on véhiculait le vieux stéréotype des femmes qui conduisent mal !

Tout ceci me paraît bien exagéré et parfois, plutôt futile. D'autant plus, qu'avec cette phobie de vouloir faire disparaître tout « stéréotype », on en arrive bien souvent à nier la réalité. Et, à cause de ce souci constant de montrer que « tout le monde est égal dans le meilleur des mondes », on oblige la production de quantité d'illustrations lourdes et plutôt irréelles. Et ça, même les enfants le remarquent et s'en étonnent...

Pour m'être entretenu avec plusieurs auteurs, je sais que ceux qui travaillent dans ce secteur de l'édition sont sans cesse en train de penser en fonction de ce que la censure leur permettra. Ils jonglent allègrement avec les chiffres et tentent avant tout de respecter les quotas qu'on leur impose.

En bref, trop de contraintes qui entravent la créativité et l'originalité. Trop d'énergie consacrée à penser à ce qu'on ne doit pas ou ne peut pas faire.

Je suis persuadé, qu'en fin de compte, tout ceci nuit beaucoup à la qualité des publications qui sont produites dans ce secteur de l'édition. Peut-être que les livres scolaires auraient une tout autre allure et une tout autre valeur si on laissait les créateurs (auteurs et illustrateurs) s'exprimer vraiment...



**MARIE-FRANCINE
HÉBERT**
auteure

Quand on s'adresse aux enfants, ce sont toujours les mêmes sujets qui font peur : l'amour, plus particulièrement le sexe, la violence et la mort. Les grands thèmes de la vie, quoi !

L'éditeur, le producteur de film, le réalisateur de télé, le conseiller pédagogique, etc. invoquent toujours la même raison pour justifier la censure : le public n'est pas prêt. Quel public ? Celui des enfants ? N'est-ce pas plutôt les adultes qui tiennent à ce qu'on présente aux enfants une version édulcorée de la vie d'où sont absents, la violence, le sexe et la mort. Comme si les enfants n'en prenaient pas conscience en lorgnant du côté de la télé, de la radio et des journaux destinés aux adultes. (Les études continuent d'année en année de démontrer que les enfants préfèrent les émissions destinées aux adultes aux émissions dites pour la jeunesse ; ils ont, semble-t-il, l'impression qu'elles sont plus près de la vraie vie !)

Pendant que les adultes continuent de se donner l'illusion de maintenir les enfants dans l'innocence, ces derniers ne sont-ils pas souvent seuls obligés de faire face à ces dures réalités ?

On pourrait en débattre longtemps. En attendant, la difficulté reste entière : quand on veut rejoindre les enfants, il faut nécessairement passer par leurs adultes ; ce sont eux qui achètent les livres, etc.

Comment alors aborder sérieusement un sujet délicat comme la reproduction humaine traitée dans *Venir au Monde* ? Et surtout, comment espérer faire avancer le débat en ne perdant pas notre public ?

En n'oubliant pas que l'évolution d'une société se fait lentement mais sûrement. (Si nous avions proposé le sujet il y a dix ans, aucun éditeur ne l'aurait accepté.)

Voilà le défi que l'illustratrice Darcia Labrosse et moi avons essayé de relever avec *Venir au monde*.

Notre objectif était donc d'aller juste un peu plus loin que le consensus social dans une espèce de risque calculé, acceptant de perdre, d'une part, un petit pourcentage des éléments les plus progressifs et, de l'autre, les éléments les plus réactionnaires.

Il a donc d'abord fallu l'évaluer ce consensus. D'où les multiples consultations parmi les groupes les plus diversifiés, allant des spécialistes aux enfants en passant par leurs adultes, et cela tout au long de la conception de *Venir au Monde*. (Avec un sujet comme celui-là, chaque mot, chaque courbe est scrutée à loupe !)

Le pari était de ne pas se trahir en satisfaisant toutes ces instances. Ce fut un long et incroyable travail de tricotage et de reprise pour ne pas dire de recommencement.

La première version de *Venir au monde* serait probablement restée sur les tablettes des quelques rares libraires assez courageux (osés !) pour l'accepter. La dernière version est en train de devenir un best-seller, non seulement au Québec mais un peu partout dans le monde.



**JASMINE
DUBÉ**
auteure

LE COMITÉ DE SURPROTECTION DE LA JEUNESSE ?

Parlons-en de la censure ! Omniprésente. Surtout pour qui écrit pour les jeunes. En fait il faut bien l'avouer, tout le monde a sa petite idée sur l'enfance : ce qu'on doit dire ou ne pas dire, comment le dire... ou le taire, quelles thématiques sont « bonnes pour eux », quelles couleurs, quelle longueur de phrase, quel vocabulaire, etc.

Vous ne voudriez pas que votre enfant lise ou voie n'importe quoi. Bien sûr ! Est-ce à dire que vous sous-estimez son esprit critique ? On ne veut pas les affoler par des sujets trop graves, on veut qu'ils consomment du rêve, que ça leur apprenne quelque chose, etc. Soit ! Avons-nous les mêmes critères pour nous-mêmes ?

Le Comité de surprotection de la jeunesse veille à conserver la pureté de l'enfance...

Avant d'atteindre les jeunes, il faut d'abord passer par le crible des adultes qui décident pour eux. Il peut s'agir d'un éditeur, d'un directeur d'école, d'un enseignant, d'un parent, de jury ou de comité de... censure. Ah ! Misère !

Moi, j'ai écrit des textes portant sur les agressions sexuelles, l'inceste, la mort... Pas facile d'aborder ces thèmes, et d'autant moins facile que c'est aux jeunes que je m'adresse. Défi. Des anecdotes ? Lors d'une représentation de *Sortie de Secours* (un spectacle pour adolescents sur le

thème de la fugue, écrit par neuf auteurs) du Théâtre Petit à Petit, un établissement a accepté de présenter le spectacle à « ses » adolescents, à la condition que mon texte (qui portait sur l'inceste) en soit exclus. On voulait ménager la morale des parents... et des adolescents.

Quant à *Bouches Décousues* (un texte portant sur les agressions sexuelles faites aux enfants) il s'est fait refuser dans une école par une directrice qui m'a dit : « Non, cette pièce ne sera pas jouée chez nous, je ne veux pas de sexe dans mon école... »

Et voilà... mais si c'est déprimant de se faire censurer, c'est aussi fouettant et choquant et enrageant et... bref, moi ça me stimule à continuer.



**ODILE
OUELLET**
illustratrice

Ce qui m'ennuie atrocement, c'est l'horrible puritanisme des gens qui sanctionnent. Je me souviens avoir dessiné une petite fille donnant une innocente bise sur la joue d'un petit garçon, et on m'a demandé de trouver un autre concept pour montrer la reconnaissance de la fillette ; mes clients furent contents de voir mes personnages se souriant à distance. D'autres exemples me viennent à l'esprit : un père assis sur le lit de sa fille ou deux enfants dans la même baignoire, c'est mal vu. Je trouve assez étonnant ce fossé qui sépare l'expression d'une affectivité normale pratiquée par tous et l'interprétation perverse qu'en fait le comité de censure. Un tel décalage idéologique entre, d'une part, le puritanisme victorien de certains décideurs qui voient de la pornographie dès que deux auriculaires se frôlent et, d'autre part, l'humanisme pourtant bien sage des illustrateurs et des lecteurs est tout simplement aberrant.

Comme mesure punitive, je propose qu'on astreigne les censeurs à se soumettre aux lois qu'ils imposent, par exemple en leur interdisant d'embrasser leur mère le jour de son anniversaire, en les forçant à garder un minimum de cinq pieds de distance de leurs enfants quand ils sont dans leur chambre, à prendre leur bain en caleçon, et à retirer de leur environnement tout objet de forme suggestive.

Il m'est arrivé de m'attrister du fait qu'on tende à bannir ce qui est teinté de violence. La violence n'a pas à être bannie de notre vocabulaire, pas plus que le malheur, la froideur, l'obscurité, les tornades, les contraventions ou l'huile de foie de morue, car non seulement ils sont les acteurs d'une réalité avec laquelle nous avons tous à composer, mais encore ils sont les termes négatifs qui seuls peuvent exalter leurs contraires. L'aplanissement des émotions, la peur d'outrager, l'allergie à la violence ne sont pas des maux réservés au livre scolaire, mais il en est atteint.

Je trouve dommage qu'on craigne de traumatiser les âmes sensibles en leur présentant des textes et des images colorées de violence, primo parce qu'il y a une question de justification et de dosage de la violence, et secundo parce que les lecteurs n'obéissent pas bêtement à un mimétisme intégral et aveugle. Plutôt que de lire un conte sur la rencontre mielleuse de deux tomates, j'ai lu *Le petit chaperon rouge* et je n'ai jamais eu peur d'être mangée par mon père, j'ai lu *Hansel et Gretel* et je n'ai jamais songé à jeter ma tante dans le feu. On suppose mal que les frères Grimm, Perrault et Andersen aient pu faire augmenter le taux de criminalité !



**GILLES
GAGNON**
auteur

Extraits du petit catéchisme des auteurs jeunesse.

Ai-je plus de 12 à 15 mots dans ma phrase ? Ai-je autant de personnages mâles que femelles ? Ai-je pensé à inclure des immigrants et des handicapés ? Ai-je songé à parler d'une famille monoparentale dans mon histoire ? Ai-je dosé mes opinions sur la jeunesse actuelle ? Ai-je assez ruses d'action sans trop tomber dans la violence gratuite ? Ai-je bien évité la question des religions sans laisser transparaître une cuillerée de doute ? Ai-je fait attention aux équilibres psychologiques des jeunes lecteurs ? Ai-je épuré mon manuscrit de tout racisme ? Ai-je tenu des propos sexistes ? Ai-je insulté un groupe de lecteurs avec une farce plate ? Ai-je choisi un héros ou une héroïne qui correspond aux goûts du jour ? Ai-je pris les jeunes pour des valises ? Ai-je écrit mon histoire en fonction des professeurs, des éditeurs, des bibliothécaires ou en fonction des enfants ? Ai-je employé des mots trop « savants » ? Ai-je bien expliqué aux jeunes lecteurs que mon récit n'est qu'une fiction ? Ai-je décrit des mauvais tours à prohiber et dont mes lecteurs pourraient se servir ? Ai-je quand même abordé la question du sexe, avec une inégalable subtilité, sans choc pour mes lecteurs ? Ai-je fait attention de ne pas froisser ni scandaliser leurs parents ? Ai-je...

Ai-je encore le goût d'écrire pour les jeunes ? Mais, oui, bien sûr. Malgré les adultes qui prennent un malin plaisir à tout compliquer. Je me suis toujours demandé pourquoi, dans les maisons d'édition, les comités de lecture ne comportent aucun enfant. Et si les enfants décidaient de ce que les adultes doivent lire ? Je me demande...

RECTIFICATION :

Dans *La Tribune* du dernier numéro de *Lurelu* (Vol. 11, n° 1), Daniel Sernine faisait dire à Bernadette Renaud : « parfois on préférerait ne pas voir notre signature au bas du résultat final ». C'est plutôt à Henriette Major que Daniel avait emprunté cette phrase qu'il faut remettre dans son contexte. Nous nous excusons.